

## Prologue

Un soleil voilé éclaire la Côte d'Azur en ce vendredi 14 septembre 1990. Des nuages, remplis de sable, transportés par un vent chaud venant du désert saharien, recouvrent progressivement la région, et plus particulièrement la ville de Menton. Ils donnent au ciel cette vilaine couleur jaunâtre, et rendent l'air difficilement respirable. Ces anomalies météorologiques n'affectent pas, outre mesure, le moral de la famille Fardelli, qui baigne dans une douce euphorie. La saison estivale s'est déroulée dans les meilleures conditions. Des milliers de touristes avides de soleil, de mer bleue et de sable fin ont sillonné les rues de la ville pour le plus grand plaisir des commerçants. L'arrière-saison s'annonce encore attractive, avec la déambulation régulière de groupes du troisième âge circulant en rang serré derrière leur guide dans les artères de la ville. La rentrée scolaire des enfants n'a posé aucun problème majeur. L'harmonie règne au sein de la famille qui apprécie de se retrouver dans cette ambiance décontractée empreinte de gentilles chamailleries, de magagnes subtiles, de fous rires retentissants et d'amour partagé.

Un simple coup de fil, annonçant une excellente et merveilleuse nouvelle, va bouleverser cette vie quotidienne bien huilée, et entraîner chacun des membres dans de fortes turbulences et des péripéties inimaginables.

# CHAPITRE 1

## Tony Fardelli

Ce vendredi 14 septembre 1990, à treize heures, Henriette Fardelli s'affairait dans sa cuisine depuis déjà un bon moment.

« À table, le repas est servi », cria-t-elle.

Son appel résonna dans tout l'appartement, mais tomba dans des oreilles de sourds.

Son mari, Antoine Fardelli, dit Tony, plongé dans la page des sports du quotidien régional, poussa simplement un petit grognement, sans bouger son imposante carcasse.

Son fils Enzo, seize ans, révisait ses cours pour l'interrogation écrite de l'après-midi et ne broncha pas d'un cil.

Sa fille Sophie, douze ans, était complètement absorbée par un jeu radiophonique diffusé par une station implantée dans une localité voisine.

Seul absent de cet idyllique tableau familial, le fils aîné Bruno, âgé de vingt ans, élève en terminale au lycée hôtelier de la ville, devait chercher, en ce moment précis, à consolider ses talents culinaires.

La famille Fardelli habite un très grand appartement d'une centaine de mètres carrés, au deuxième étage d'un immeuble ancien, mais cossu, avec une vue imprenable sur la mer, situé allée des Palmiers, à quelques encablures du vieux port de Menton.

Le mobilier choisi avec goût et très bien entretenu révèle une certaine nostalgie pour les antiquités.

Tony est né dans cette ville de Menton. Il y a toujours vécu et il n'envisage de la quitter que pour effectuer son dernier voyage, pour rejoindre le tombeau familial construit sur la commune voisine de Gorbio.

Ses parents, Gino et Sophia, Italiens, originaires de la pointe de la botte, ont fui, après la fin de la Première Guerre mondiale, la médiocrité et la pauvreté de leur existence pour chercher ailleurs l'espoir d'une vie meilleure. Après maintes pérégrinations et galères dans la froidure de différentes villes du nord de l'Italie, de petits boulots en petits boulots, très mal payés, trimant tous les deux comme des bagnards, ils ont cherché à se rapprocher de la côte méditerranéenne, pour finalement poser leurs maigres et pauvres bagages au cœur de la ville de Menton, espérant que les nombreuses journées ensoleillées et la douceur du climat hivernal de cette cité les aideront à mieux supporter leur misère.

Avec le petit pécule patiemment économisé jour après jour, au prix de grandes privations, lors de leurs précédentes petites activités, Gino put louer un appartement d'une seule pièce, au sous-sol d'un immeuble de la vieille ville de Menton. La pièce était très sombre avec sa petite lucarne donnant sur cette rue étroite du vieux Menton. Le mobilier était hétéroclite, mais ils avaient un toit sur la tête.

Sophia, grâce à la solidarité de la diaspora italienne, réussit à trouver quelques heures de ménage à faire, chez des particuliers ou dans des magasins.

Gino, après avoir galéré quelques mois, en étant embauché à la journée pour exercer les métiers habituellement dévolus aux travailleurs émigrés, comme manoeuvre ou terrassier, réussit à force de persévérance à se faire engager dans une entreprise de maçonnerie et obtenir, ainsi, un salaire mensuel régulier. De ce fait, le couple put louer un appartement plus grand et plus confortable, toujours dans le vieux Menton, pour abriter la famille qui commençait à s'agrandir, pour devenir au fil des ans une belle et grande maisonnée.

Malheureusement pour eux, la Seconde Guerre mondiale et l'arrivée des troupes d'occupation italiennes vinrent briser ce bel élan, et la famille connut, à nouveau, d'énormes difficultés.

Accusés d'avoir abandonné leur patrie, et parfois considérés comme des traîtres par l'armée d'occupation, les émigrés italiens furent contraints de faire profil bas.

Grâce à l'aide d'une partie de la population mentonnaise, et surtout celle de Charles Séverin, la famille Fardelli put échapper aux griffes du corps d'élite de l'armée italienne, les abominables et cruelles « Chemises noires ».

Gino, qui s'était engagé au côté de Charles Séverin dans la résistance, était particulièrement recherché. Très impliqués dans des actions clandestines, tous les deux risquant à tout moment d'être dénoncés, arrêtés, emprisonnés, torturés ou déportés furent obligés de se cacher et, pour cela, de changer régulièrement de lieux et de domicile.

Charles et Gino ont mené la vie dure aux troupes d'occupation, menant des actions spectaculaires au péril de leur vie. Parmi leurs plus mémorables faits d'armes, l'attaque, avec six autres maquisards, d'une caserne de carabiniers pour délivrer deux de leurs camarades résistants emprisonnés et voués à une mort certaine, connut un énorme retentissement auprès des autres résistants et par voie de conséquence auprès de la population mentonnaise.

Par ailleurs, ils ont participé, au mois d'août 1944, à l'insurrection armée organisée par la résistance, ayant conduit à la libération des Alpes-Maritimes et plus particulièrement de la ville de Nice.

À la fin de la guerre, ils furent reconnus par les autorités et par la population comme de grandes et intrépides figures de la résistance.

La demande de naturalisation faite par la famille Fardelli avant le début de la guerre, qui traînait dans les tiroirs d'un bureau ministériel, fut ressortie, comme par enchantement, et acceptée.

Gino profita de cette petite notoriété pour créer sa propre entreprise de maçonnerie, aidé, tout d'abord, par ses deux grands garçons,

puis quelques années plus tard par son troisième fils. Le trio, puis le quatuor travaillant, toujours, d'arrache-pied, ne ménageant ni son temps ni sa peine pour satisfaire les demandes des clients, fit fructifier leur entreprise familiale.

Charles et Gino ont toujours été particulièrement discrets sur cette période de leur existence et n'en ont tiré aucune gloriole. Cependant, l'amitié entre les « Séverin » et les « Fardelli » ne s'est jamais démentie et s'est prolongée, après la mort des deux patriarches, à leur descendance.

Antoine est le dernier-né de cette grande fratrie composée de quatre garçons et deux filles. Né en 1948, après la naturalisation de ses parents, il a pu bénéficier directement de la nationalité française. Il a, par ailleurs, profité de l'amélioration de la situation financière de ses parents et a, contrairement à ses frères et ses sœurs, poursuivi ses études et obtenu son baccalauréat.

Il a hérité de son père l'amour du travail bien fait, la bosse du commerce et le sens des affaires.

Cependant, manipuler des briques et du ciment à longueur de journée ne l'intéressait pas outre mesure.

Par ailleurs, l'entreprise de maçonnerie familiale avait trouvé un rythme de croisière et fonctionnait, parfaitement bien, sans lui. Aussi chercha-t-il une autre voie lui permettant de demeurer dans le domaine commercial.

Dès son retour de son court service militaire, aidé par toute sa famille, il a loué un local et ouvert une épicerie toujours dans ce quartier du vieux port.

Après son mariage, secondé efficacement par sa femme, Tony s'est attaché à développer et à faire évoluer son commerce.

Ensemble, ils ont acheté, sur la place du Pin tordu, un local beaucoup plus vaste, afin de faciliter la circulation des clients entre les rayons.

Ensemble, ils ont acheté ce grand appartement, à proximité de l'épicerie.

L'installation des grands centres commerciaux sur le territoire azuréen ne les a pas inquiétés outre mesure. Toutefois, pour anticiper une éventuelle baisse du chiffre d'affaires, ils ont décidé, ensemble, de moderniser et de diversifier leur activité.

Ensemble, ils ont acheté un local attenant et accessible depuis l'épicerie, pour agrandir le rayon de fruits et légumes existant, avec un pan de mur dédié aux produits locaux. Une rôtissoire a été également installée, pour permettre aux ménagères pressées d'acheter des poulets déjà cuits.

Actuellement, son commerce compte trois employées, embauchées à plein temps. Tony les appelle les trois « M ». Monique, tout d'abord, l'amie d'enfance, embauchée lors de la première grossesse d'Henriette, s'est rapidement rendue indispensable, en tenant un emploi multifonctions, comme caissière dans un premier temps, comme nounou parfois, enfin comme assistante du patron dans le domaine de la comptabilité et la paperasserie, secteur qu'Henriette n'apprécie guère, préférant le contact direct avec la clientèle. Malgré un caractère bien trempé et un franc parlé qui agace parfois Tony, Monique n'est pas considérée comme une simple employée, mais plutôt comme un membre de la famille. Elle prend souvent ses repas de midi avec eux et ne compte pas ses heures.

Marie fut engagée deux années plus tard pour faire face à l'augmentation du chiffre d'affaires du petit négoce. Enfin, Martine est venue, peu de temps après, compléter la petite équipe. Ainsi l'épicerie « marché » Fardelli a pu continuer à s'avérer très utile à toute la population du vieux port et des environs.

Maintenant, Henriette et Tony sont des commerçants connus et reconnus dans tout le quartier du port et même au-delà. Car Tony, passionné de football, bien que ne l'ayant jamais pratiqué lui-même, a participé, il y a une dizaine d'années, avec d'autres commerçants, à la création d'un club de football dénommé l'Association sportive des commerçants du vieux port de Menton.

Son ami Paul Séverin, patron du bar « Les Mouettes », a été élu comme Président. Tony le seconde en qualité de trésorier et gère les cordons de la bourse avec rigueur et transparence.

L'ASCVPM s'est rapidement imposée comme un club sérieux. L'équipe « seniors » a rapidement gravi les différentes catégories régionales, mais n'a jamais, jusqu'à ce jour, réussi à franchir l'échelon supérieur pour évoluer au niveau national.

Cependant, l'ASCVPM bénéficie d'une solide réputation dans le giron du football amateur azuréen. De ce fait, le nombre de licenciés ne cesse d'augmenter, obligeant les dirigeants à présenter plusieurs équipes dans chaque catégorie d'âge et plus particulièrement dans les catégories jeunes.

Les deux garçons d'Antoine sont des pratiquants assidus et talentueux.

Bruno, avec son mètre quatre-vingt-cinq et sa constitution robuste, joue, avec maestria, dans l'équipe « seniors » du club. Il a la réputation d'être un défenseur certes rugueux, mais toujours correct.

Enzo, avec son physique beaucoup plus longiligne, mais surtout grâce à sa technique balle aux pieds et à sa rapidité est un superbe attaquant craint par tous les défenseurs. Il est le buteur attitré de l'équipe « cadets » et le chouchou de tous les parents. Les éducateurs des équipes adverses l'ont surnommé l'« aiglon mentonnais », à cause de sa dextérité à fondre et à se faufiler entre les défenseurs adverses, pour les surprendre.

Ses qualités footballistiques ont été très tôt reconnues par les responsables techniques régionaux, et Enzo est régulièrement sélectionné dans l'équipe « cadets » de la Côte d'Azur. Il s'est particulièrement illustré au cours du dernier match de cette sélection en marquant trois buts pour son équipe contre une sélection de Picardie.

Henriette et Antoine sont très fiers de leurs enfants. Ils leur ont donné une éducation stricte, sans sévérité excessive, basée essentiellement sur la confiance réciproque et le respect d'autrui.

Les enfants sont également appréciés par l'ensemble de la clientèle, notamment les garçons qui n'hésitent pas à aider les clients en les accompagnant jusqu'à leur véhicule ou à leur domicile lorsqu'ils quittent l'épicerie les bras chargés de commissions.

Tony fourmille d'idées. Son projet actuel, qui occupe son esprit à longueur de journée, consiste à anticiper sur la fin de la scolarité de Bruno et sa réussite aux derniers examens, pour lui offrir un restaurant bien placé dans le centre-ville.

Cette fois, Henriette est plus réservée.

— Il est un peu jeune pour gérer un restaurant. Il vaudrait mieux qu'il travaille quelque temps chez un patron, pour acquérir une petite expérience dans la gestion de ce type d'établissement. »

Mais Antoine n'a aucun doute sur les capacités de son fils, et tous les jours il épluche les annonces locales à la recherche de la bonne affaire.

— Il ne va pas travailler chez un patron, alors qu'il peut être son propre patron. En cas de difficultés, nous serons là pour l'aider. Nous avons quand même une certaine expérience dans la gestion d'un commerce. »

Henriette se mit à houspiller gentiment ses deux enfants et son mari :

— Allez-vous vous mettre à table ? Combien de fois dois-je vous appeler ? Vous deux, vous allez finir par arriver en retard au lycée !